

Recherches sociographiques



Jacques GODBOUT, *L'écran du bonheur : essais, 1985-1990*

Simon Langlois

Volume 31, numéro 3, 1990

La santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056566ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056566ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langlois, S. (1990). Compte rendu de [Jacques GODBOUT, *L'écran du bonheur : essais, 1985-1990*]. *Recherches sociographiques*, 31(3), 456–457.
<https://doi.org/10.7202/056566ar>

secteur : construction navale, industrie aérospatiale, électronique, matériel de transport roulant et munitions. Ils en constatent l'hétérogénéité, certains secteurs étant en expansion, d'autres, en régression, ce qui limite beaucoup la portée des généralisations concernant l'ensemble de l'industrie militaire.

Certaines interprétations des faits laissent songeur. Par exemple, pour la construction navale, ils arrivent à la conclusion que, comme conséquence directe de la militarisation, «Autrefois florissants, les chantiers sont actuellement dans une position de grande vulnérabilité. Les entreprises de ce secteur ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient et l'avenir s'annonce encore plus sombre.» (Pp. 100s.) Ils oublient que cette constatation pourrait s'appliquer à un très grand nombre de chantiers à travers le monde (sinon à tous) et que les contrats militaires ne seraient peut-être qu'une façon de sauver les meubles. La militarisation ne serait donc plus la cause mais la conséquence de l'étiollement de cette activité économique.

Ainsi, on peut douter de la conclusion générale. Si le diagnostic sur les effets de la militarisation n'est pas clairement établi, il est difficile de prescrire la reconversion civile tous azimuts. Il y a certes les «dangers d'une trop grande dépendance de l'industrie militaire» (p. 187), mais il y a aussi le danger que les contrats ne dépendent que d'un centre de décision politique unique... les gouvernements changent. Mais que faire? Les auteurs semblent certains qu'une réduction des dépenses militaires produirait une augmentation des «dépenses civiles» et que plusieurs «programmes gouvernementaux, axés sur l'acquisition de technologies industrielles et de soutien à l'emploi, pourraient être élargis de façon à rendre possible la reconversion des industries militaires vers le secteur civil». (P. 202.) Mais il est permis de ne pas croire que, dans le jeu des affectations budgétaires, les programmes de «militarisation» et ceux de «démilitarisation» deviennent nécessairement des vases communicants, comme ils semblent le penser.

En conclusion, l'ouvrage, qui annonce en sous-titre son intention de nous révéler les «dessous» de l'industrie militaire québécoise, pourra fournir aux journalistes intéressés quelques pourcentages percutants sur les dépenses du gouvernement canadien et sur les activités des secteurs concernés, mais l'analyse des effets sur l'économie de la production industrielle québécoise destinée au militaire reste à écrire.

Janine KRIEBER

*Centre international de criminologie comparée,
Université de Montréal.*

Jacques GODBOUT, *L'écran du bonheur : essais, 1985-1990*, Montréal, Boréal, 1990, 198 p. (Collection «Papiers collés».)

L'essai de Jacques Godbout est paradoxal. Se voulant d'abord critique de la télévision —cet écran du bonheur—, l'ouvrage est construit précisément comme une suite de vidéoclips qui défilent sur des sujets les plus divers : la censure, la langue, la tolérance, les gens d'affaires, la morale, et évidemment la télévision, qui sert de fil conducteur. Le cinéaste écrivain dénonce

le style imposé par les comptines électroniques (« La vie en vidéoclips »), mais il le transpose lui-même dans l'écriture.

Le talent de Godbout essayiste est de donner à voir. Le « vidéologue » concurrence, ici, le sociologue. Si ce dernier cherche à démontrer, argumentation logique, enquêtes et analyses fouillées à l'appui, celui-là s'emploie avant tout à montrer, en insistant sur l'effet et le style, réduisant la complexité du social et la surdétermination des conduites à un énoncé qui simplifie. Énoncé réducteur certes, mais séduisant et accrocheur. La « penséeclip » tient lieu d'analyse. Nulle place à l'explication dans la « vidéologie » : tout doit tenir en un cliché. Le regard de Godbout est le plus souvent amusé, parfois indigné, quelques fois critique. Voyez par exemple ce qu'il dit des médias qui enterrent l'histoire :

Le journaliste est devenu la vedette de l'histoire. Devant la parade, maintenant, il y a toujours un reporter avec son micro qui nous dit ce que l'on devrait voir et penser. Trente secondes d'actualités, désormais, c'est trente secondes de discours journalistique. Un film d'archives sur les années quatre-vingt, ce sera une galerie de reporters insistant sur leur nom et le lieu d'où ils parlent. (P. 74.)

L'auteur a le sens de la formule. Cinéaste, il sait qu'une image vaut mille mots ; essayiste, il sait aussi que la formule choc vaudra mille pages de savantes analyses. L'essai mérite d'être lu, ne serait-ce que pour y découvrir de telles formules aux détours d'un paragraphe. La chute des régimes communistes suscite des questions sur les intellectuels de gauche. « Il fallait bien qu'en s'effondrant, le Mur tombe sur les pieds de quelqu'un. » (P. 198.) L'écran de télévision prolonge le cycle de vie par les deux bouts ; l'échographie filme l'embryon en train de se former et l'on continue de s'agiter à l'écran après la mort. « Écran-berceau, écran-cercueil ». Le temps passé à l'écoute de la télévision (28 heures en moyenne par semaine) est en train de rejoindre le temps passé au travail : « Métro, boulot, canaux ». (P. 198.) Certains groupes féministes revendiquent la censure pour combattre la diffusion des images pornographiques. « Si la pornographie est perverse, la censure pervertit encore plus la vie démocratique. » (P. 125.)

L'ouvrage porte la marque de l'époque où ont été écrits les « clips » (c'est ainsi que Godbout désigne lui-même les courts essais rassemblés dans ce livre). Le texte sur les *yuppies* est un bon exemple de clin d'œil aux modes vite passées. Avant tout créature des masses-médias, la notion de *yuppie* est peu utile à la sociologie et même pour la mise en marché qui a un temps frayé avec elle avant d'en percevoir le vide conceptuel. Qui aujourd'hui parle encore des *yuppies* ?

Jacques Godbout appelle les gens et les choses par leur nom. Là n'est pas la moindre qualité de son livre. Le clip « Qu'est-ce qu'un Québécois ? » révèle bien son style : clair, précis, court, incisif. Sociologue (et lecteur) qui se sent perdu dans les concepts de multiculturalisme, d'interculturel, de société plurielle ou pluriculturelle, y trouvera son compte pour démêler ses idées. Comme quoi les praticiens des sciences sociales, en plus du plaisir de lire un auteur qui écrit bien, découvriront aussi dans cet essai des pistes pour leur propre travail.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.
